

Bulletin d'histoire politique

Tzvetan Todorov, Les abus de la mémoire, Paris, Éditions Arléa-Le Seuil, 1995, 61 p.

Étienne Dessault



Volume 5, numéro 3, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063634ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063634ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dessault, É. (1997). Compte rendu de [Tzvetan Todorov, Les abus de la mémoire, Paris, Éditions Arléa-Le Seuil, 1995, 61 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 5(3), 133–138. <https://doi.org/10.7202/1063634ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Sans tomber dans les travers du passé, souhaitons qu'on revienne à l'étude de ces grands destins individuels. Bien sûr la vie de quelques grands hommes n'explique pas tout, loin de là. Mais, certains ont été des témoins privilégiés et révélateurs de leur temps. Ces personnages politiques ont été façonnés par leur milieu, par les idéologies, par l'ensemble des structures politiques, économiques et culturelles de leur époque. Qu'ils aient été en avance ou en arrière de leur temps, ces personnalités exceptionnelles par leurs talents, leurs qualités ou leurs défauts ont été le miroir de leurs contemporains, ils ont incarné et parfois canalisé les aspirations de plusieurs générations de Québécois et de Québécoises. Mais, attention, la bonne biographie doit offrir des garanties sérieuses: elle doit être critique envers son objet, elle doit montrer les liens entre l'individu et la société, elle doit éviter d'être trop narrative et surtout ne pas entretenir ce culte du héros qui a trop marqué notre histoire traditionnelle. La biographie sur Asselin est à ce titre exemplaire. On dit que l'histoire politique reprend du poil de la bête chez les jeunes qui s'y intéresseraient de plus en plus. Ce nouvel engouement se manifeste également dans le grand public. Il faut donc espérer que les chercheurs et les chercheuses répondent à ces attentes et qu'ils renouent avec la biographie politique.

Jocelyn Saint-Pierre
Service de la reconstitution des débats
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*,
Paris, Éditions Arléa-Le Seuil, 1995, 61 p.

Directeur de recherche au CNRS, auteur prolifique et éclectique, Tzvetan Todorov a la réputation d'un intellectuel touche-à-tout et intransigeant, l'archétype en somme du lettré européen engagé. Né en Bulgarie, il a été le contemporain des camps d'internement communistes (dont le souvenir hante littéralement son œuvre), avant de se faire connaître en France par ses essais de linguistique. Mais, très vite, son obsession pour la morale l'a emporté vers des chemins de traverse et le critique littéraire s'est fait philosophe, s'assignant pour tâche de chercher les bornes entre le juste et l'injuste, le tolérable et l'intolérable, le refoulé et le recouvré, avec en filigrane un idéal: permettre la réconciliation d'une société avec elle-même, par-delà la revanche ou l'oubli. *Les abus de la mémoire* (1995), titre de l'opuscule qui nous intéresse ici, est à bien des égards en filiation directe avec quelques pièces majeures de son œuvre de philosophie politique (telles que

Face à l'extrême, ou *Les morales de l'histoire*, 1991 (1)), où l'on retrouve des réflexions autour du paradigme de l'histoire et de la mémoire (c'est-à-dire *la présence du passé*). Il faut souligner ici l'influence des travaux de l'historien Jacques le Goff (2) sur Todorov qui, comme lui, entend militer pour un recours libérateur à la mémoire.

De l'empereur aztèque Itzcoatl qui «avait ordonné la destruction de toutes les stèles et de tous les livres pour pouvoir recomposer la tradition à sa façon» aux nazis «réinterprétant» la Fête du Travail, les exemples de la prétention totalitaire de réécrire l'histoire ne manquent pas. Tout se passe comme si la conservation jalouse du pouvoir nécessitait le contrôle du passé, pour diriger le présent et tronquer l'avenir. D'où la priorité absolue donnée au contrôle de l'information et à la propagande par les régimes totalitaires du XXe siècle. D'où la nécessité de témoigner, pour mettre en accusation l'oubli, car «*informer le monde sur les camps est le meilleur moyen de les combattre*». Telle semble être la croisade de Todorov, qui fait sienne la fameuse formule de Primo Levi: «*L'histoire entière du 'Reich millénaire' peut être relue comme une guerre contre la mémoire*».

La mémoire est menacée sur deux fronts. Dans nos sociétés, la mémoire ne dépérit pas (toujours) par une entreprise étatique «d'effacement», mais au contraire, si l'on en croit Todorov, par la surabondance commémorative et autres «abus de la mémoire» aboutissant à la banalisation de l'impensable. «*La mémoire ne s'oppose nullement à l'oubli*», précise Todorov, soulignant ainsi sa nature ambivalente, «interaction» entre «l'effacement» et la «conservation». De fait (et c'est une évidence), la mémoire ne peut prétendre être une «restitution intégrale du passé», puisqu'elle n'en est qu'une «sélection».

Une dérive peut ainsi être alimentée par le caractère sélectif de la mémoire, conjugué au besoin des sociétés démocratiques de se donner bonne conscience. Par exemple, alors que le procès de l'ex-lieutenant de la Gestapo Klaus Barbie a été présenté comme une revanche de la mémoire résistante, les tortionnaires français de la guerre d'Algérie n'ont jamais été accusés de crimes contre l'humanité. En outre, surenchérit Todorov, «en choisissant de réserver le premier procès de ce type à un officier allemand, on rendait moins visible l'implication des Français dans la politique nazie»... Le choix de dire ou de cacher n'est pas une spécificité totalitaire et, au nom de la «raison d'État», une démocratie peut verrouiller l'accès à des sphères «sensibles» de la mémoire collective (on pense notamment au *black-out* qui a pesé sur les Événements d'octobre 1970 dans le Canada d'avant 1982, ou encore au tabou des Canadiens français morts à Dieppe en 1942... là encore, les exem-

ples ne manquent pas) et organiser des «rites conjuratoires» pour endormir les critiques.

Cela expliquerait pour partie, selon Todorov, la multiplication frénétique des commémorations officielles (Bicentenaire de la Révolution française, cinquantième du D-Day, d'Hiroshima, de l'armistice, etc.), le fait également que l'on inaugure désormais un nouveau musée par jour en Europe, que les Français «découvrent» soudain les «révélations» de Pierre Péan sur le passé vichyste de François Mitterrand, que les hommes politiques (Jacques Chirac, Helmut Kohl et Lech Walesa lors du cinquantième de la libération d'Auschwitz) ne soient plus avares d'appels à la «vigilance» et au «devoir de mémoire»...

Todorov met bien en évidence ce côté aliénant du culte moderne de la mémoire. En effet, si on postule que le trouble (d'un individu, d'un groupe, d'une société) peut venir du refoulement du souvenir, recouvrer ces souvenirs permettrait de le «domestiquer», voire de le «désamorcer». Le passé ne régit pas le présent; au contraire, «c'est celui-ci qui fait du passé l'usage qu'il veut». Il n'en demeure pas moins que «l'exigence de recouvrer le passé (le *devoir de témoigner*, contrepartie du *droit de savoir*), de se souvenir, ne nous dit pas encore l'usage qu'on en fera».

Pour Tzvetan Todorov, il y a fondamentalement deux usages contradictoires de la mémoire, indépendamment (prétend-il très hypocritement) de toute connotation morale, et relevant de «plusieurs formes de réminiscence». Selon lui, «l'événement recouvert peut être lu soit de manière *littérale*, soit de manière *exemplaire*»...

— L'usage *littéral* tend à conserver un fait dans toute la brutalité de son traumatisme initial, et étend ses conséquences à tout un peuple. Le passé est un fardeau et une nostalgie. De fait, enchaîne Todorov, «l'usage *littéral*, qui rend l'événement ancien indépassable, revient en fin de compte à soumettre le présent au passé». La mémoire est ici facteur d'aliénation et d'hétéronomie. À l'axe épistémologique *littéral* correspondraient les tenants d'une histoire de la continuité, insistant sur les permanences et les structures déployées sur le temps long. L'événement est cantonné dans son caractère «absolument singulier» et, selon cette école, «ce qui est singulier ne nous enseigne rien du tout pour l'avenir». La «*part de contingence*» (selon l'expression du politologue René Rémond) où se niche le politique est ici souvent négligée par rapport aux «déterminants structurels». Nous sommes ici, pour reprendre une analyse foucauldienne, dans une histoire qui explique plus qu'elle ne cherche à comprendre.

— L'usage *exemplaire* a recours à la mémoire en tant que modèle, «pour comprendre des situations nouvelles, avec des agents différents», en admettant la répétition de l'histoire; de fait, «le passé devient principe d'action pour le présent». Pour Todorov, «la mémoire *exemplaire* est potentiellement libératrice», en ce sens qu'elle implique une société s'approchant de l'autonomie. Autour de l'axe épistémologique *exemplaire*, on trouverait des écoles pensant pouvoir lire dans le passé des traits communs avec notre présent et ainsi essayer de l'améliorer. Ici priment l'approche comparative et la recherche de coïncidences entre les événements, ces derniers étant perçus comme hautement signifiants et édifiants. Dans cette démarche compréhensive, l'historien a la prétention (légitime) d'être un acteur social.

Les travaux du bulgare Jéliu Jélev, dont Todorov a truffé son œuvre politique et moraliste, sont un bel exemple de ce second recours libérateur à la mémoire. Dans son ouvrage majeur intitulé *le Fascisme*, Jélev constatait la «*coïncidence absolue des deux variantes du régime totalitaire, la version fasciste et la nôtre, communiste*». Un tel rapprochement a également alimenté en Allemagne ces dernières années la fameuse «querelle des historiens», autour de la question des similitudes entre les camps d'Auschwitz et de Kolyma. À cette occasion, on a vu se constituer deux fronts à l'idéologie très hétéroclite:

— D'un côté, nous avons les historiens partisans de la comparaison entre les deux systèmes concentrationnaires, soit pour «excuser» le génocide perpétré par les nazis (le négationnisme d'extrême-droite, bien implanté dans certaines universités allemandes et françaises, notamment à Heidelberg et Lyon III-Jean Moulin, participe de cette composante extrémiste), soit pour mettre en accusation le régime communiste — ici, l'éventail idéologique, plus complexe, inclut des néo-libéraux et des sociaux-démocrates en Allemagne et en France et, bien sûr, les rescapés du Goulag.

— À l'opposé, pour ceux qui proclament «*l'unicité et l'incomparabilité de l'Holocauste*», il s'agit de refuser la comparaison entre la Shoah et les «purgés» staliniennes, pour ne pas banaliser le génocide du peuple juif. On trouve ici les victimes et les rescapés d'Auschwitz, une partie de l'opinion publique israélienne (travaillistes et droite non nationaliste), tous les tenants du «*plus jamais ça*». Mais le «*caractère singulier*» de la Shoah arrange également les staliniens...

On peut déplorer que l'ambivalence des usages de la mémoire et des réactions publiques qu'ils peuvent susciter ne soit pas toujours habilement

mis en évidence par Todorov, qui s'égaré parfois dans des séries d'exemples désordonnés et pas toujours pertinents. On notera toutefois l'à propos de la comparaison, opérée par Marek Edelman, héros du ghetto de Varsovie, entre la «*solution finale*» des nazis et la «*purification ethnique*» appliquée par les Serbes depuis le début du conflit en ex-Yougoslavie... Cette métaphore a en effet été filée avec ardeur par une troupe d'intellectuels va-t-en-guerre médiatisés, dont Alain Finkielkraut, André Glucksman et Bernard-Henri Lévy — ce dernier ayant poussé l'engagement jusqu'à conduire aux élections européennes une liste intitulée «*L'Europe commence à Sarajevo*». À cette occasion, on a pu voir toute une partie de l'intelligentsia (dont Tzvetan Todorov) se mobiliser pour convaincre Bruxelles et les gouvernements occidentaux de «refuser le syndrome de Munich» et d'empêcher «le bégaïement de l'histoire», selon la formule du *Manifeste pour Sarajevo* de 1994-1995, dont Todorov est co-signataire. Mais la situation actuelle des Balkans est-elle comparable à la poudrière du début du siècle et de l'entre-deux-guerres? Peut-on pousser la comparaison sans sombrer dans l'anachronisme? Voilà une question que Todorov, intellectuel engagé, ne semble pas se poser.

On pourrait également discuter de l'analyse un peu simpliste qu'avance Todorov sur la co-occurrence entre le culte de la mémoire et un mouvement d'uniformisation globale, due à la «circulation accélérée des informations, des biens de consommation culturelle et des personnes». De là résulterait le besoin exacerbé d'identité collective et de réappropriation culturelle à laquelle la commémoration apporte une restitution partielle. Le pendant de cette uniformisation serait par contraste l'accentuation des revendications identitaires, «d'autant plus passionnées qu'elles se sentent aller à contre-courant»; de là des conduites claniques dangereuses, dénoncées mollement dans *Les abus de la mémoire*. Dans son tout dernier ouvrage (3), Todorov est beaucoup plus virulent à l'encontre de ces pratiques communautaires, qu'il assimile à un «*crypto-fascisme*», tel celui qui, à force de chercher à obtenir le statut envié de victime, fait dire à Louis Farrakhan, leader de *Nation of Islam*, que «*l'holocauste du peuple noir a été cent fois pire que l'holocauste des juifs*»...

Mais l'aspect le plus désuet de l'argumentation de Todorov réside sans doute dans sa propension à mettre de l'éthique partout. Ainsi, dans l'idée un peu romantique que se fait Todorov de l'historien, ce dernier a pour responsabilité majeure de «rendre justice» aux victimes — en somme, de rendre «juste» ce qui ne peut l'être, la mémoire, sans prétendre pour autant à la vérité et à la littéralité de son travail, qui «ne consiste jamais seulement à établir des faits, mais aussi à choisir certains d'entre eux comme étant plus saillants et plus significatifs que d'autres, à les mettre ensuite en relation entre eux».

Tout le problème épistémologique de l'historien est alors réduit à un devoir moral, celui de déterminer qui sont les bourreaux et qui sont les victimes, de s'engager, plus moralement que politiquement, dans une édification et une démythification de ce patrimoine culturel qu'est la mémoire collective.

Étienne Dessault
Étudiant à la maîtrise en histoire
Université du Québec à Montréal
et Université Lumière à Lyon

RÉFÉRENCES

1. Todorov (Tzvetan), *Les morales de l'histoire*, Paris, Seuil, 1991.
2. Le Goff (Jacques), *Histoire et mémoire* , Paris, Folio Gallimard, 1988.
3. Todorov (Tzvetan), *L'homme dépaycé*, Paris, Seuil, 1996.

Keegan, John. *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1993. 324.p.

L'amateur et le spécialiste d'histoire militaire apprécieront cette traduction d'un livre devenu rapidement un classique de langue anglaise et paru en Grande-Bretagne, en 1976, sous le titre *The Face of Battle*. John Keegan utilise l'exemple de trois grandes batailles pour nous transmettre, autant que faire se peut, la façon dont les combattants engagés dans chacune d'entre elles les ont perçues et vécues.

On pourra questionner plusieurs aspects de ce livre. Comme cela s'est souvent produit dans ces traductions dirigées par Gérard Chaliand, la version française est incomplète, bien que les passages élagués n'y ajouteraient rien de substantiel. Du côté de Keegan lui-même, on pourra critiquer le choix des trois batailles qu'il a fait, toutes relevant de l'histoire militaire anglaise, alors que d'autres grandes batailles significatives ont eu lieu de par le monde. Avec Agincourt, en 1415 et Waterloo, en 1815, on a au moins l'impression d'assister à des batailles. La Somme, en 1916, est d'un autre calibre; son issue n'est pas déterminante dans la Première Guerre mondiale et, de plus, on assiste ici à une phase de la longue guerre de siège qui se déroule entre les automnes 1914 et 1918, plutôt qu'à une rencontre meurtrière, brève et décisive, comme dans les deux précédents cas.